

Vivre par procuration ?

Trombe de sang à Dark creek

par Zeke O'Brahen

Traduit par Dirk Templeton

« S URGI DE LA PLACE POUSSIÉREUSE et dévorée par le soleil, l'étranger s'arrêta un instant, appuyé aux deux battants de la porte du saloon, pour accoutumer ses yeux à la pénombre de la pièce, encore obscurcie par les lourdes volutes de la fumée des cigarillos. Grand, mince, mais d'une minceur trompeuse si l'on regardait la largeur de ses épaules, le visage buriné sous un Stetson blanc qui avait dû voir des jours meilleurs, des yeux bleus très froids, attentifs en ce moment à examiner les gens et le lieu. Une chemise à carreaux rouges de couleur passée, des chapparos de cuir, et surtout, attachés très bas sur les cuisses, deux colts à la crosse patinée, des outils fonctionnels sans aucun ornement, de vrais instruments de professionnel.

Il entra dans le saloon qui empestait l'alcool, le tabac, la sueur, lentement, d'une démarche glissante de félin, et alla s'accouder au bord du comptoir, tailladé et usé. Distrayant, semblait-il au premier abord, mais ne perdant pas de vue les autres consommateurs, reflétés dans la grande glace. Le barman, moustachu et chauve, s'approcha en grommelant : « Qu'est-ce que ça sera, étranger ? – Un whisky. » La voix était douce, un peu traînante, avec un léger accent du Sud. Tout en buvant à petits coups, il repoussa en arrière son

Stetson, découvrant un front avec des boucles noires collées par la sueur. Puis il se retourna carrément au moment où trois hommes se levaient et s'approchaient. Il les regardait converger vers lui, absolument immobile : un énorme malabar, hirsute et mal rasé, exhibant d'une chemise tachée par la transpiration des avant-bras tatoués et velus, tandis que son col s'entrouvait sur une véritable fourrure de poils noirs. Puis un grand maigre à la figure en lame de couteau, la joue droite barrée d'une cicatrice bleuâtre aux bords mal recousus, et le troisième, un mexicain trapu à l'air sournois.

Ils s'arrêtèrent à quelques pas de lui, cependant que les autres buveurs se déplaçaient prudemment pour sortir d'un champ de tir éventuel : de tels incidents étaient si fréquents à Dark Creek que personne ne s'en émouvait outre mesure — même les macchabées à qui ne restait plus de motif de s'émouvoir. Cependant un grand silence s'était établi : ce fut le mastodonte qui prit la parole d'une voix grasseyante : « Hey ! Montana, espèce de fumier, c'est ton dernier whisky : on va te régler ton compte, cette fois, et pour de bon. » Et sa main velue vola vers son revolver. Mais déjà, avec une rapidité foudroyante, l'étranger avait dégainé ses colts qui crachaient des flammes orangées. Un troisième œil s'ouvrit subitement sur le front du géant rejeté en arrière par l'impact furieux du 4.5. Il n'était pas encore tombé que le mexicain s'effondrait, une large fleur sanglante se déployant sur sa chemise grise, tandis que le grand maigre se repliait comme un couteau, et empoignait son ventre à deux mains. Haussant les épaules, l'étranger fit tourner ses deux colts avant de les glisser dans leur étui, regarda le colosse étalé dans une mare de sang et des débris de cervelle : « Tu as toujours été trop bavard, grizzly bear », et calmement au barman : « Un autre whisky — et pas le dernier. »

Les conversations reprenaient dans le saloon : « Incroyable, jamais vu dégainer aussi vite ; mais qui est donc ce Montana ?

Plus rapide que Earp ou Hickock ! — Un ancien ranger, qu'on dit. Tranquille, pas causant, pas bagarreur, non plus. Mais faut pas lui chercher des poux : La foudre avec ses feux. Ainsi, l'an dernier, au Sonora. . . »

Bon sang ! comment peut-on écrire de pareilles stupidités, et comment trouve-t'on encore encore des ahuris pour les lire ! J'en suis bon juge, puisque le traducteur Dirk Templeton, c'est moi, et pas plus fier pour cela ; et puisque l'auteur, Zeke O'Brahen, c'est toujours moi, et j'en suis encore moins fier. Mais je travaille pour la collection *Westward ho !*, et j'en tire un peu d'argent. Si j'ai adopté ces pseudonymes idiots, c'est pour appâter le lecteur éventuel qui ferait la grimace devant mon vrai nom, Raymond Insermini, employé dans les bureaux d'une société d'import-export. Incroyable, mais il paraît que les fervents de ces éditions redemandent les livres de Zeke O'Brahen. Tant il est vrai que leur naïveté, pour ne pas dire leur bêtise, est insondable.

Bon, un peu d'argent pour moi, mais aussi beaucoup de désillusion : je ne suis pas vraiment un auteur, je ne le serai jamais, trop bon juge de mon incapacité. Je puis écrire des westerns à la chaîne, avec la salade des ingrédients traditionnels : le bon aux épaules larges, aux hanches étroites, une flamme dans ses yeux bleus, etc. . . . Les méchants, interchangeable, mal rasés, huileux, le regard cruel, sournois, lubrique, ou les trois à la fois. L'héroïne, plus ou moins virginale, cela dépend, ingénue ou prostituée au grand cœur, mais toujours belle à couper le souffle, avec ses yeux clairs, sa chevelure éblouissante, ses longues jambes fuselées, et j'en passe, et pas des meilleures. Plus le shérif obligatoire, calme et puissant, le méchant propriétaire vêtu d'ébène qui veut tout dominer, les tueurs qu'il engage, froids, des yeux opaques de crotale, obligatoirement dessoudés par le héros dans la grande bagarre finale. Après quoi, il prend l'adorable créature dans ses bras musculeux, et leurs lèvres se fondent en un bai-

ser enflammé. . .

Bref, à vomir. Écrire des livres qu'on déteste à chaque seconde, sinistre corvée. Mais il y a pire : pas plus qu'O'Brahan, Insermini n'a de réalité. Je n'existe que par la procuration de ce fantôme, de ce fantoche caricatural. Supprimons ce soi-disant auteur, effaçons ces héros sans peur et sans reproche, dans lesquels j'éprouve la honte brûlante de mettre un peu de mes fantasmes pour compenser une personnalité falote, que me reste-t-il ? Un vrai Peter Schlemil, l'homme sans ombre. Les gens ne m'accordent jamais un second regard, tant je suis insignifiant. Physiquement, ni grand ni petit, ni maigre ni gros, ni blond ni brun, mes qualités sont uniquement négatives : des cheveux chatain, des yeux bruns, médiocrement bruns, je ne ressemble guère à Montana, ou à tout autre justicier de la prairie. Et c'est bien pourquoi j'en campe un dans chacun de ces westerns : il a ce que je n'ai pas, ce que je n'aurai jamais. Quand il entre dans le saloon, tous les yeux se portent vers lui. Moi, personne ne me regarde quand je pénètre dans mon restaurant quotidien, je suis littéralement transparent. Il faut que j'insiste pour saisir l'attention du garçon, et encore me place-t-il avec dédain près de la porte des W.C. Et de même avec les collègues d'import-export : bonjour-bonsoir, cela ne va jamais plus loin.

Pourtant je voudrais exister, je voudrais que mon moi s'affermisse, qu'on prenne garde à moi, pour me porter affection ou haine, peu importe, pourvu que je ne stagne pas dans les marécages grisâtres de l'indifférence. Réfléchissant sur ce problème, je me suis demandé s'il ne fallait pas pousser la tentative plus loin que je ne le faisais dans les romans d'O'Brahan : quand on n'est pas doué d'une personnalité forte, aux contours bien accusés, peut-être y aurait-il moyen de se projeter dans des individualités puissantes, non plus celle de protagonistes de minables romans, mais réelles, cette

fois, des hommes de chair et d'os. À travers eux, par eux, peut-être serait-il possible d'atteindre à une vraie vie.

Ainsi méditais-je en commençant un autre livre : La vengeance du Texan, de Zeke O'Brahen, traduit par Ross Keefe ; il faut bien changer un peu les noms. Travail idiot, mais source d'un peu d'argent. Des hommes de chair et d'os ? Ouais, eh bien pourquoi pas des hommes de beaucoup de chair et d'os, autrement dit des joueurs de rugby ? Non que j'aie jamais pratiqué ce sport, faute de moyens physiques adéquats, faute surtout d'être attiré par un jeu d'équipe : je suis beaucoup trop individuel pour cela. Mais il y a dans la ville une équipe de rugby, les noir et or, une des meilleurs du Sud-Ouest, plusieurs fois demi-finaliste au championnat de France. Pour l'approcher, il me suffisait de m'inscrire au club des supporters — facile ; puis de suivre l'équipe dans tous ses déplacements — plus coûteux, mais nécessaire. J'avoue n'avoir ressenti qu'un mince enthousiasme pour cette tentative, mais enfin le choix était fait, il fallait jouer le jeu loyalement.

J'ai donc ravalé mon respect humain et je suis passé courageusement par dessus tous les côtés ridicules de mon intronisation. Me voilà donc devenu supporter patenté, avec un blazer noir et or, un chapeau de toile porteur des sigles du club, une trompe d'auto à deux tons, bref du strict nécessaire. J'ai vite appris à gueuler avec les autres : « Allez, sta-ade, allez », et à brailler, quelque peu faux, des chansons plus ou moins humoristiques et grivoises, dans les cars qui nous trimbalaient aux terrains de rencontre. J'ai appris à soutenir d'interminables discussions sur les phases de jeu qui prêtaient à controverse : « Je te dis qu'il n'y avait pas un en-avant sur la passe de Samantha. Mais l'arbitre est un type du nord, de Clermont-Ferrand, et bien sûr il était contre nous. — Ce qui nous manque, c'est un vrai buteur, maintenant que les matches se gagnent à coups de pied. Mesnil, l'arrière, fait ce

qu'il peut. Mais regarde sa proportion de loupés. Et pareil pour les drops. Autrefois, il y avait des artistes du pied : rappelle-toi les Camberabero, une adresse du diable. Avec eux, les avants fonctionnaient en roue libre. » Et ainsi de suite, à l'infini.

Cependant que je progressais un peu dans l'approche des joueurs : une tape sur une épaule boueuse et suante, à la sortie du match. Bien que je me sois vite aperçu que ce geste agaçait les types, comme une mouche un percheron. Puis on m'a laissé entrer aux vestiaires, dans les vapeurs des douches, les interviews arrachés par des journalistes teigneux aux gars à poil, qui répondaient ou non, selon leur humeur, selon le gain ou la perte du match. Cela sentait le savon chaud, la sueur, les liniments, une odeur forte de bête fauve. Certains repoussaient avec hargne toute sympathie, comme le talonneur Madira, un colosse velu, 1 mètre 91, 105 kilos (ainsi que tous les supporters, je savais par cœur les mensurations des équipiers, voire de pas mal de ses concurrents). Madira ne s'exprimait guère que par grondements, il semait la terreur dans les équipes d'en face : ses rentrées en mêlée étaient célèbres, aucun adversaire ne s'en tirait indemne. Une brute parfaite, quoi, mais assez retors et sournois pour ne jamais se faire coincer par l'arbitre. Les piliers, tous deux basques, Iribarne et Gorostazu. moins méchants, mais pas des mauviettes non plus, restaient inabordables, vu qu'ils ne se parlaient guère qu'entre eux, et dans leur langue impossible. Pas question de faire ami ou copain avec eux.

D'ailleurs j'avais très vite constaté que les joueurs considéraient les supporters avec un mépris souvent teinté d'impatience. La fameuse troisième mi-temps ne réunit que les équipes, et quelques dirigeants tolérés par force, mais non vraiment intégrés. Il ne suffit pas d'appeler un trois-quart aile par son prénom pour devenir son ami : supporter tu es, supporter tu resteras ; nous ne jouons pas ensemble, tu ne

feras jamais partie du quinze — Gueule dans les tribunes, si ça t'amuse. Nous, pas : on jouerait aussi bien dans un stade vide.

Alors, que me restait-il comme gain positif ? Du spectacle plaisant dans quelques bon matches, peu nombreux malheureusement, car les rencontres du championnat sont trop souvent du rugby de tranchée, des affrontements besogneux entre les avants, les « bourriques » : mêlée, coup de pied en touche, et à nouveau mêlée, coup de pied en touche, et ainsi de suite, jusqu'à l'écoeurement. Puis de petits bouts de conversation avec Lalande, le demi d'ouverture, professeur d'éducation physique dans le civil, un gars intelligent, calme, avec une vision très claire sur le terrain, et un art de percer du côté fermé, à la Gallien, en s'infiltrant comme un tire-bouchon dans le paquet des avants. Quoi encore ? un peu de plaisir — mais pas tellement au fond — quand l'équipe gagnait.

En face, quel passif ! Ces interminables retours dans un car plein de types à moitié égosillés — pas totalement, par malheur — aux trois quarts saouls, et continuant à brailler, sans plus savoir pourquoi, « Allez, sta-ade, allez ! » pendant que le diesel ronflait dans la nuit indifférente ; les commentaires vaseux du lundi matin autour des comptes-rendus de l'Équipe. Rien dans tout cela pour un individu qui souhaitait rester individu, et non larve grégaire. Vivre par procuration ? Mais les meilleurs joueurs des quinze me restaient lointains, connus seulement de surface. Quand ils affrontaient sur le terrain une équipe adverse, je n'arrivais à m'identifier à aucun d'entre eux ; pas question de me projeter en eux, comme je l'avais espéré, pour les voir réaliser à ma place ce que j'étais incapable de faire par moi-même. D'un côté, c'était le quinze noir et or, un groupe bien soudé malgré le disparate de ses éléments, une bonne équipe, quoi. De l'autre, moi, Raymond Insermini, individu malgré tout anonyme, suppor-

ter, donc parasite, sans valeur personnelle. Au fond, on en revenait à la conception romaine des jeux du cirque, où le spectateur préférait donner et recevoir les coups par la personne interposée des gladiateurs, et finissait par ne plus vibrer qu'au massacre d'hommes et d'animaux dans l'arène. Bref, expérience ratée, et c'est sans regret que j'ai tout laissé tomber. Ce n'était pas une vie, au sens le plus exact du mot. Où donc trouverais-je la vraie vie à laquelle j'espérais, mais sans même pouvoir imaginer ce qu'elle était ?

C'est alors que j'ai songé à Imbert, un de mes collègues de bureau : oh, pas un ami, un vague camarade, sans plus. Superficiel, un peu vain, plutôt fat et même macho. Mais pas un mauvais garçon. Ledit Imbert est un fanatique du cinéma et de ses vedettes : il les connaît toutes, avec leur pedigree, les films où elles ont joué. Aucune hésitation sur le nom des metteurs en scène, des opérateurs, voire des scriptes, pour parler son jargon. L'écran était son univers, il allait revoir indéfiniment les grands classiques (c'était son terme) dans les ciné-clubs. Il ne vivait, semblait-il, que par là. De mon côté, j'avoue que le feu sacré, au départ, ne brûlait guère : les chefs d'œuvre, ou dûment classés comme tels, m'émeuvaient médiocrement. Je trouvais le cuirassé Potemkine ridicule et faux, les contes de la lune vague m'endormaient, Hiroshima mon amour me sortait par les naseaux, et je n'éprouvais qu'un ennui impérial à la projection de l'année dernière à Marienbad. Bref, le cinéma m'attirait peu et je fréquentais avec réticence les salles obscures.

Mais quoi, on pouvait quand même essayer : peut-être trouverais-je à me projeter sur tel auteur, sur telle actrice, à les voir accomplir à ma place des actes irréalisables pour moi. C'est ainsi que des générations de minables, physiquement parlant, se sont assimilés à Maciste, à Tarzan, voire à King Kong, pendant que des séducteurs manqués trouvaient consolation à s'identifier à des bellâtres à moustas-

chette, genre Erol Flynn ou Clark Gable, et que des paumés essayaient de se transposer dans Bronson ou bien Yul Brynner. Bien sûr, je visais mieux, plus compliqué : quoi ? je ne sais pas exactement encore, mais peut-être parviendrais-je à trouver.

Pour commencer, et sans plaisir aucun, je le reconnais, passer par les rites initiatiques : ma carte de supporter du Sta-ade s'est dirigée vers le panier à papiers, pour être remplacée par une carte de ciné-club. Je me suis abonné à plusieurs revues spécialisées et, deux ou trois fois par semaine, je me suis pointé dans ce qu'on appelle pompeusement les salles obscures. J'ai fait de rapides progrès dans la connaissance des ouvreuses et des caissières ; mon vocabulaire de cinéaste s'est enrichi de ces termes techniques dont les mordus font parade dans leurs discussions pour étonner la galerie et se gargariser d'expressions françaises. Je suis devenu capable de pérorer sur la valeur érotico-métaphysique de la contre plongée dans la séquence 87 des Misfits, ou de déclarer d'un ton péremptoire (mais sans le croire une seconde) que la Bovary de Minelli enfonçait de loin celle de ce pauvre Flaubert. Je pouvais citer de mémoire tous les films tournés par cette actrice au nom ridicule de chat, je devenais ferré à glace sur la chronologie des œuvres de Hitchcock. Mais qu'est-ce que cela m'apportait ? Pas plus que de connaître les scores de toutes les rencontres de la coupe Du Manoir. M'identifier à un héros, non vraiment, s'il s'agissait de devenir une sorte de doublure de Belmondo ou de Delon. Tomber amoureux de la Girardot ou d'Alice Sapritch ? Très peu pour moi. Je sais, je sais : il en est de plus attrayantes (ce n'est pas malaisé), mais toutes restaient pour moi des images sur un écran, sans plus. Même si elles jouaient bien, je restais globalement extérieur à ce que je voyais : ce n'était pas la vie, la passion, la mort d'êtres réels, mais telle ou telle actrice dans un rôle donné ; je n'étais pas pris, je n'y croyais pas. Elles étaient seulement actrices

et moi seulement spectateur. En quoi ma vie pouvait-elle y trouver un sens ? En quoi allait-elle être changée ? Le théâtre d'ombres n'avait rien à me donner, si ce n'est, au bout du compte, la fatigue et cet air somnolent, égaré, abruti, que l'on constate sur le visage de tous ceux qui sortent d'une séance de cinéma. Si je voulais vivre, il fallait m'adresser à des êtres vivants, non pas à des comédiens paradant sur un écran. Adieu donc au cinéma, et sans regret.

Sur ces entrefaites, l'entreprise où je travaille a procédé à des aménagements d'horaires ; sans aller jusqu'à la journée continue, la direction a décidé que trop de temps se perdait entre midi et quatorze heures et que désormais le personnel prendrait ses repas dans une cafeteria, rapidement installée, car la boîte est importante et possède des moyens financiers puissants. Avec ma distraction habituelle, j'avais oublié le jour du changement ; quand je suis arrivé dans la salle, elle m'a paru bondée ; tout le monde était déjà installé, quatre pour chaque petite table. Je suis allé avec résignation remplir mon plateau, et comme je restais là debout, hésitant, parmi des indifférents qui s'empiffraient, j'ai vu un bras qui me faisait signe ; c'était Imbert. Je vous l'ai dit, ce n'est pas le mauvais cheval et il m'avait gardé une place tout au fond, en face de deux filles que je ne connaissais pas — car le personnel est nombreux. Il a fait les présentations en un clin d'œil : « Raymond, Mademoiselle Léonard, Véra. » J'ai salué de la tête, les mains toujours embarrassées de ce sacré plateau, me suis assis à côté d'Imbert, et j'ai entrepris de mastiquer mes hors d'œuvre, pendant qu'il reprenait sa conversation avec la nommée Véra.

Au bout d'un moment, j'ai relevé les yeux et examiné les deux femmes qui me faisaient face : Mademoiselle Léonard, c'était vite vu — je veux dire pour le physique, puisque tout homme commence injustement à juger une femme sur sa carrosserie. Un long visage chevalin, froid, gris, avec des

plis d'amertume aux coins de la bouche, des cheveux ternes plaqués en bandeaux, un col Claudine, un corps ligneux. Bref, un âge incertain, ou trop certain. Elle suçottait et chi-potait sa mangeaille d'un air rechigné, sans mot dire. Visiblement la nourriture et l'entourage lui déplaisaient également. Quant à Véra... alors là, je dois reconnaître que j'en ai eu plein les yeux : une belle plante, comme on dit. À la lettre, elle explosait de sa robe, par en haut, par en bas, par devant, par derrière. Blonde, le visage souriant de quelqu'un qui se sait admirée et à qui cela plaît. Elle parlait, mangeait, buvait, riait, tout à la fois sans s'emmêler, me regardait bien en face avec ses yeux bleus, les paupières fardées de mauve, un peu trop, à mon goût. D'après mes compétences d'ex-cinéaste, elle ressemblait à Ursula Andress. Tout l'opposé de la triste et maussade Léonard ; si bien que je me suis demandé si elle ne l'avait pas choisie comme faire valoir. Mais non, elle n'en avait pas besoin : trop débordante de vitalité, et en même temps trop naturelle pour songer à l'artifice.

Elle s'adressait à moi comme à une vieille connaissance, sur un pied d'égalité, pas du tout comme une fille qui veut séduire un homme, d'autant plus que je n'ai rien d'un séducteur. Je trouvais plaisir à la regarder et à l'écouter, non pour les banalités qu'elle accumulait, mais sa puissante vitalité dégageait d'elle une aura de sympathie à laquelle j'étais sensible. Visiblement une brave fille, d'une gaieté toute naturelle. Et ce corps généreux, exhubérant : sans artifice particulier elle se contentait d'être elle-même. L'éteignoir qui la cotoyait, je veux parler de Mademoiselle Léonard, ne parvenait pas à l'assombrir. Bref, je suis sorti de ce repas tout content : une sorte de rayon de soleil dans ma vie terne.

C'était avec plaisir que j'allais maintenant dîner, ce qui auparavant signifiait une corvée ennuyeuse. Non, mes jours n'étaient pas suspendus aux rencontres avec Véra, mais j'y trouvais plaisir, un plaisir qui se transformait peu à peu en

affection. Imbert la harcelait quelque peu, en homme qui essaye de pousser sa pointe : elle ne disait ni oui, ni non, se contentait de rire et de passer outre. Moi, ma foi, je ne voyais pas la nécessité de m'analyser davantage — pour le moment, en tout cas.

Sur ces entrefaites, Mademoiselle Léonard a disparu de nos repas : il paraît que la nourriture ne lui convenait pas, à moins que ce ne fussent les convives. Bref, personne n'a versé de larmes sur son absence. Imbert, qui connaît tout le monde, a amené à notre table une autre collègue, jeune celle-là, nommée Myriam. Discrète, réservée, plutôt silencieuse, J'avoue ne pas lui avoir prêté une attention particulière. Brune aux yeux gris, toujours gentiment habillée, mais sans éclat ; surtout à côté de Véra qui irradiait physiquement la joie de vivre. Aussi ai-je été étonné de certaines de ses absences. Comme je questionnais Imbert sur d'éventuels ennuis de santé, il a souri, en homme qui s'y connaît. D'après lui, Véra s'absentait quelques jours toutes les fois qu'elle trouvait, ainsi qu'il le disait, un nouveau Jules ; sans que cela dure bien longtemps, car elle aimait à changer de partenaires, selon sa fantaisie. Et lui-même, Imbert... D'ailleurs, on se séparait en bons termes, impossible de se fâcher avec une fille comme elle. Peut-être faisais-je grise mine, car il a ajouté qu'il me suffisait de poser ma candidature, et qu'elle serait probablement acceptée : il s'en portait garant. Seulement un peu de patience, chacun son tour.

Qu'est-ce que la patience avait à voir en pareille matière ? Ce mot de candidature me paraissait dépourvu de sens. Et pourquoi me sentais-je vexé ? Par amour propre, bien sûr, le réflexe instinctif du Monsieur qui voudrait avoir le monopole de toutes les femmes qu'il rencontre. Ah ça, est-ce que je me prenais pour Don Juan ? Est-ce que je me permettais de juger la conduite des autres, même si elle discordait d'avec mes principes personnels ? Quand Véra est revenue à notre table,

toujours semblable à elle-même, je me suis efforcé de ne rien changer à mon attitude, de rester amical, sans montrer de déception, de cette déception peut-être teintée de jalousie que je ressentais tout au fond de moi-même et que je m'en voulais de ressentir. Elle mangeait, parlait, riait, à son ordinaire, avec son art de faire tout cela à la fois. Pour montrer — que sais-je ? — un progrès dans notre amitié, elle m'appelait maintenant : « Mon p'tit Ray. » Et cela, je ne l'aimais pas : d'abord parce que je ne suis pas petit (1m72) et que l'épithète me semblait plus dépréciative qu'affectueuse. Ensuite parce qu'on me rebrousse net en abrégant mon prénom sans y avoir été invité. Enfin ce « Mon » . . . Non, je repoussais le possessif, et je ne lui appartenais pas. Je n'étais pas un toutou, mais un homme, ou du moins je n'avais pas encore perdu l'espoir de le devenir.

Pendant que je ruminais ma réaction, je me suis aperçu soudain que Myriam m'observait avec attention. Oh, pas pour m'admirer, mais pour m'analyser. J'ai perçu cet intérêt : avec toute sa réserve habituelle et son absence de commentaire, elle était donc assez intuitive pour déceler chez un autre un malaise que je croyais caché et, sans doute, en deviner les motifs. Mais déjà elle avait détourné les yeux et parlait avec Véra de choses indifférentes. Bon, inutile de prêter trop d'importance à ce bref incident. Le repas terminé, nous sommes séparés après qu'à sa façon habituelle Véra nous eut donné, à Imbert et à moi, deux grosses bisex claquantes. Myriam se contentait d'un au revoir et d'un petit signe de tête. Et ainsi durant plusieurs semaines.

Je m'analysais quelque peu : de l'attrait physique pour Véra, certainement ; de la jalousie, non pas. Je ne sais pas si la jalousie est signe d'amour et en réalité je ne le pense pas. Mais, tout bien compté, ce n'est pas de l'amour que j'éprouvais pour elle. Si je voulais vivre ma vie comme une personne, je n'y réussis pas en la partageant avec un nom-

bre indéterminé d'individus, de tous ceux qu'elle accueillait, au fond avec indifférence, je ne dirais pas dans son vaste cœur, mais dans les bras de ce corps trop généreux. Si jamais je voulais donner tout mon être à une femme, le physique ne serait pas le seul concerné, et je pensais, j'espérais, du moins recevoir un don tout aussi entier.

Sur ce, et façon très peu romantique, ce que les médecins dans leur langage bizarre appellent une bonne grippe, m'a contraint à une absence de quelques jours. Une fois guéri, j'ai rejoint notre table habituelle un peu à l'improviste, accueilli par un « Hello! » cordialement détaché de Véra, et de la part de Myriam un : « Ah, le voilà! » qui me remplit de surprise : son visage s'était éclairci, elle me regardait bien en face de ses yeux gris, avec un air de contentement. Nom d'un chien, mais c'est qu'elle était jolie! Pourquoi ne m'en étais-je pas aperçu plus tôt? Me revoir lui causait donc du bonheur, moi, le peu aimable, l'individu gris, celui qui n'était pas séduit par Véra, qui n'avait pas le bagoût d'Imbert avec les femmes. Inutile de jouer un rôle quelconque, elle pensait à moi comme à une vraie personne. Quelle découverte pour moi! Je la regardais, elle poursuivait son repas de cet air calme qui lui était habituel; mais j'avais vu qu'elle avait rougi un instant, à cause de moi. Loin d'en éprouver de la fierté, encore moins de la fatuité, je ressentais apaisement, confiance, sécurité.

Je me suis interrogé, ce soir là : amour? Je ne savais, et j'écartais ce mot qui me gênait, me troublait. Sa présence m'était précieuse; je lui parlais avec confiance, et elle m'écoutait, me semblait-il, avec intérêt. Nous discussions tranquillement, sans ce fracas jovial qui résonnait toujours autour de Véra. Quand Myriam n'était pas là, quelque chose me manquait, ou plutôt quelqu'un. Si bien que, tout naturellement, sans idée préconçue, nous avons pris l'habitude de sortir ensemble du travail et de nous promener un instant par les

rues, surtout du côté du port, où nos pas nous menaient instinctivement. Confiance mutuelle, douceur paisible, cela ne ressemblait guère aux passions orageuses que décrivent les romans ; encore moins à ces grandes manœuvres de lit dont les cinéastes semblent incapables de se passer, eux ou leur clientèle. Il ne me venait pas à l'esprit de la considérer comme une partenaire éventuelle, ce qui aurait pu être le cas pour Véra. Myriam, non : je la respectais, je me respectais aussi, et sa tranquille confiance écartait toute idée de la sorte. Nous nous séparions sur un au revoir amical et une poignée de main. Imbert en aurait bien ri. Et peut-être pas, après tout : allez savoir. . .

Puis vint la période des congés payés du mois d'août. J'y rêvais depuis plusieurs mois, ayant calculé et décidé de participer à une école de voile, à Saint-Malo, d'abord, puis aux Glénans. Véra nous avait annoncé qu'elle allait (je cite) crapahuter en Corse avec une bande de copains : elle semblait englober de joyeux sous-entendus dans ces termes. Je n'en étais pas choqué, encore moins jaloux. Elle était ainsi, d'ailleurs sans provocation, à prendre ou à laisser, et je ne faisais ni l'un ni l'autre. Elle nous a quittés sur la promesse d'envoyer des cartes postales : exactement son genre. C'est ce qu'on fait toujours en pareille occasion, puis on oublie toute correspondance, dès les talons tournés. Myriam et moi avons échangé nos adresses, au cas où l'envie nous prendrait d'écrire, ce qui me laissait sceptique. Eh bien non, et j'aurais dû m'y attendre avec elle, c'est-à-dire une personne posée, maîtresse d'elle-même, qui ne dit pas tout ce qu'elle pense, mais pense tout ce qu'elle dit.

J'ai donc reçu une lettre à Saint-Malo, de sa petite écriture nette et réservée, une lettre franche, gentille et sérieuse à la fois ; sympathique, quoi. J'ai essayé de mettre dans ma réponse la même honnête simplicité, avec l'impression d'avoir respiré un souffle d'air pur. Le temps était beau, mon initia-

tion à la voile marchait bien, la mer, toujours variée, m'enchantait. Et pourtant j'éprouvais une sensation de malaise, de manque, d'un certain déséquilibre ; au total, d'une absence. J'attendais chaque lettre avec impatience, je cherchais à lire entre les lignes. Que m'arrivait-il ? Pourquoi songer à elle de cette façon sentimentale, à la fois inquiète et attendrie ? Mes essais de vivre par procuration avaient été autant de piteux échecs, et je n'y pensais plus guère que pour hausser les épaules devant ma propre stupidité. Une silhouette de rugbyman, une figure de star, qu'est-ce que cela pouvait signifier pour moi ? Mais Myriam, une vraie personne vivante pour qui j'étais réellement quelqu'un, non un fantôme d'écran ou de stade...

Je pensais presque constamment à elle, presque trop puisqu'un beau jour j'ai fait preuve manifeste de distraction en hissant le spinnaker à contre temps, ce qui m'a valu une solide engueulade de la part du skipper. On dit couramment que les amoureux sont distraits : étais-je donc amoureux ? Mais elle, que pensait-elle ? Voilà la méditation que je menais : la magie de la mer ne me décevait pas, bien sûr, mais si j'avais été cinéaste, j'aurais mis en surimpression sur les vagues un visage paisible et souriant. Était-ce mon imagination ou mon souvenir qui croyaient y voir une interrogation muette ? Les vers de Laforgue flottaient dans ma pensée :

« Ses yeux disaient : comprenez-vous ?

Pourquoi ne comprenez-vous pas ? »

Il a donc fallu revenir à la ville, reprendre le travail, retrouver le collier et les compagnons de collier. À midi, j'ai découvert, avec une très relative surprise, l'absence simultanée de Véra et d'Imbert : des collègues me l'ont annoncée, avec un petit sourire de coin qui ne laissait guère de place aux sous-entendus. Bon, je me trouvais donc seul à la table habituelle, mais presque immédiatement Myriam est arrivée et s'est assise en face de moi. Elle avait pris bonne mine, un

teint de brugnon, comme on dit chez moi, respirait la santé, la joie paisible qui lui était coutumière, avec pourtant une expression indéfinissable d'attente que je ne lui connaissais pas. Elle m'a regardé bien en face de ses yeux gris, et les a baissés pendant que nous parlions de choses et d'autres, avec un peu de gêne. Puis je me suis rendu compte que nous avions interrompu notre repas, que la foule de la cafeteria avait cessé, tout simplement, d'exister, à force de devenir floue. Étions-nous seuls dans la salle, tout d'un coup ? En tout cas, les autres étaient comme si je ne les voyais plus : seulement ces yeux gris en face de moi, profonds, confiants, avec une timide hardiesse qui me faisait sentir que j'existais, en vérité.

Parlions-nous encore ? Je ne sais : il me semble avoir balbutié quelques mots, puis m'être tu. Nous n'avions cessé de nous regarder face à face. Alors je me suis aperçu que ma main traversait la table, lentement, mais sans hésitation, au devant de la sienne qui s'avavançait pour la rencontrer. Enfin nos deux mains se sont jointes, ses yeux n'ont pas quitté les miens, et j'ai su que désormais ma vie avait un sens.